

CATEGORIE LYCEES MOLDAVES

1^{er} Prix

RUSSU Alexandra
Lycée Théorique "Vasile Alecsandri", Ungheni

Une chance de moins

Je suis différent parce que je suis laid. Comment ça a commencé? Comme ça je suppose : moi, seul dans la maison, le nez collé à la fenêtre où il n'y a rien. Rien. Pas besoin de préciser. Nous sommes si nombreux à être comme ça.

L'horloge indiquait 7 heures du matin. Ma bouche était aussi sèche qu'un désert. La sueur coulait le long de mon corps. Qu'est-ce qui vient juste de se passer? Quand je me suis réveillé, le jour était levé depuis longtemps. J'ai sauté dans mes vêtements et ne me suis même pas lavé, c'était comme si la maison, son silence allaient se refermer sur moi et m'étouffer. Je sortis de la maison, des larmes coulaient de mes yeux à cause du vent et sur mes lèvres il y avait le goût du sel. Je pris le petit chemin, celui qui descendait sur le sable, au fur et à mesure que j'approchais le grondement de l'eau s'amplifiait et remplissait mon cerveau jusqu'à ce qu'il n'y ait plus le moindre centimètre libre à l'intérieur. À 14 ans j'étais "un vent agité", avait l'habitude de me dire grand-mère. Dans chacune de mes cellules, la mer vibrait et le sable volait, partout il volait, ça venait se nicher sous mes paupières, l'eau battait sans relâche, moussait dans un vacarme total. J'étais seul et perdu face à la mer infiniment mouvante. Le vent avait tout dégagé et maintenant elle luisait étincelante sous un soleil argent. J'ai enlevé mes chaussures et l'eau glacée est venue me lécher les chevilles. Mes vêtements collaient à ma peau froide comme un glaçon. Je sentais dans chacun de mes membres une morsure atroce et apaisante, j'avais la sensation d'être brûlé au fer rouge, mais que c'était pour mon bien. Je suis resté comme ça au-delà des limites du supportable, le souffle coupé, le vent me piquait les poumons comme des milliers de morceaux de verre, je me sentais pur, transparent et lavé.

Soudain, tout s'est apaisé. L'air est devenu parfaitement immobile et un silence effrayant était à peine troublé par la rumeur du jour. Je voulus avancer, mais ne pus plus. Je me suis lentement agenouillé, le sol me râpait la peau. J'ai fermé les yeux, des mots sont sortis de ma bouche que je ne connaissais pas, qui ne m'appartenaient pas. Quand j'ouvris les yeux, c'était le grand silence et ma mère qui me regardait, effrayée.

Où suis-je? Qu'est-ce qui m'est arrivé?

Le médecin entra dans le salon. Sans même le voir ni l'entendre j'ai su qu'il était là, j'ai senti sa présence. Comme si la texture de l'air avait changé tout à coup. Je n'ai pas bougé, je ne l'ai pas regardé, j'avais tellement peur, et je me suis glissé sous les draps.

– Dis maman.

– Oui.

– Je t'aime, tu sais.

J'ai déposé un baiser très doux sur sa bouche comme quand j'étais tout petit, exactement comme ça. Elle a ouvert ses jolis yeux bleus, j'ai regardé profondément à l'intérieur et ce que

j'y ai vu c'était un cœur rongé par l'angoisse. J'ai bien compris que c'était ma faute, que ce n'était rien d'autre que moi qui l'inquiétait et la faisait veiller à mon lit d'hôpital.

– Je suis là et je te protège, oui, mon petit garçon.

Mais qu'est-ce que je pouvais lui dire ? Que je m'accrochais à son regard, à ses sourires comme un pendu à sa corde ? J'aurais tout donné pour gratter la surface et découvrir en dessous de moi-même le petit garçon que j'étais à quatre ou cinq ans...

Quelques semaines après, quand je suis descendu à la cuisine, ma sœur Lise mangeait ses céréales. Elle m'a regardé avec une curiosité étrange que je n'avais jamais remarquée chez elle.

– Il faut se dépêcher, on va encore être en retard à l'école.

Lise m'a embrassé sur la joue et tous les deux nous sommes sortis de la maison. Moi, j'essayais de toutes mes forces ne pas laisser voir que je boitais. Une fois arrivés, nous nous sommes enfoncés dans ce monde qui grouillait de gamins pliés sous des cartables deux fois plus larges qu'eux, pareil à une sorte de jungle pleine de dangers imprévisibles. Pendant que les uns n'arrêtaient pas de se retourner et de m'envoyer des baisers, des signes de la main, les autres me regardaient d'un air complètement étrange et je n'ai pas pu m'empêcher de les observer.

– Regardez-le, le monstre est revenu ! Hé, Nikita, où as-tu été ? Nikita, le chaton boiteux... le petit garçon à sa maman ! Nikita, le petit bébé, il va tomber dans la journée !

Ils ne me lâchaient pas avec leurs chansons à la con et leurs claques sur le haut du crâne et sur les cuisses. À la bouche ils avaient ce rictus ironique et moqueur. Des milliers de ces bribes de phrases me sonnaient dans les oreilles et ça ne s'arrêtait pas là.

– Ben alors, qu'est-ce que vous voulez ?

D'un geste vague ma main s'est tendue dans le vide.

Mais ils avaient tous disparus, ils s'étaient tous volatilisés. Finalement, je suis arrivé en classe et je me suis assis sur une chaise libre au fond de la salle, car ma place était déjà occupée par un autre que je ne connaissais pas encore. Je n'ai pas vu le temps passer. J'étais tellement concentré sur ce que je venais de vivre, sur leurs gestes et leurs visages. Pendant deux heures je n'ai fait que ça, sans penser à rien d'autre, je ne pouvais pas m'empêcher de détailler leurs regards moqueurs, leurs sourires crispés et leurs grincements des dents.

Quand je suis rentré, Lise était déjà dans sa chambre, elle faisait ses devoirs. Je suis resté un moment à la regarder en silence, mais elle ne m'avait même pas remarqué, comme si je n'existais plus.

J'aurais aussi bien pu disparaître, tout aurait continué comme avant, ça n'aurait fait aucune différence. C'est ce que je me suis dit alors, l'idée de disparaître ne me laissait pas tranquille, je la gardais en tête depuis cet accident qui m'avait rendu si malheureux.

Tout le monde avait fini par s'éloigner de moi, je ne leur manquais plus. Pourtant j'étais là, près d'eux, j'étais comme eux, pas si différent. Alors je me suis demandé si c'était vraiment possible de se manquer quand on était tous très proches les uns des autres. Je n'y trouvais aucune réponse.

Je cherchais ma sœur Lise. Je suis entré dans la cuisine et elle était là, occupée toujours par ses cahiers et ses livres. Je me suis approché tout doucement, à pas de loup. Elle s'est retournée brusquement et m'a repoussé.

– Qu'est-ce qui t'a pris ?

Elle m'a fixé en secouant la tête avec cet air dur que je détestais chez elle.

– J'avais envie de te faire plaisir, c'est tout...

– Et tu crois que ça va me faire plaisir ? Tu as vu l'heure qu'il est ?

À cet instant, j'avais la sensation de tomber en poussière, de devenir liquide et de disparaître, d'être comme mangé de l'intérieur, étranglé, vidé. Cette impression que tout devenait noir et froid me donnait à nouveau la certitude que j'avais déjà eue d'être vraiment seul au monde, abandonné et mort à l'intérieur.

Je l'ai plantée dans mon cœur cette sensation, et je me suis effondré sur le canapé. J'avais très mal et j'ai commencé à pleurer.

– Nikita, quand est-ce que tu vas arrêter de pleurnicher ? Tu veux finir avec une saloperie de plus ?

Je détestais ma sœur quand elle explosait comme ça. Cette voix et ce regard à faire froid dans le dos, cette violence palpable dans ses gestes et ses yeux, on aurait dit qu'elle allait me frapper. Elle ne l'a jamais fait bien sûr, mais je crois que cette fois j'avais senti ça en elle. Comme chez la plupart de ceux que je connaissais. Je crois qu'au fond c'est à cause de ce qui me rend différent, une part de moi qui me rend toujours coupable.

J'ai retenu mes larmes pour une fois. Je devais être plus fort. Cette fois je l'avais bel et bien promis : il fallait que je change. Papa disait toujours que j'étais un ciel de mer : versatile et imprévisible. Capable de passer en un clin d'œil du rire aux larmes, du gris charbon au bleu azur. Lui c'était tout le contraire : d'un calme imperturbable, d'une humeur égale, il ne s'exprimait qu'à mots comptés et à voix basse. Même dans les derniers temps, quand la maladie l'emportait et que je le voyais si faible et souriant, on aurait dit qu'il semblait consentir à tout, s'abandonner, laisser venir ce qui devait arriver. Je me suis toujours demandé comment il pouvait bien être comme ça.

C'est à ce moment que j'ai pris mon destin en mains. Je sentais les yeux de mon père se poser sur moi comme s'il voulait me dire : sois plus courageux, Nikita ! Qu'est-ce que tu peux bien penser dans ta tête de gamin ?

Ces mots je les entends encore. Ils m'aident à me dépasser et je ne les oublierai jamais.

Je suis descendu au salon. Tout était silencieux. J'entendais juste la vibration du frigo et le son de l'horloge. Ce battement, de minutes et de secondes, je ne connais rien de plus froid et de plus sinistre. J'ai ouvert la porte et je suis sorti dans la rue. J'ai marché jusqu'au parc, je me suis un peu promené sur ses grandes allées, puis je me suis assis sur une des balançoires pour regarder les gamins qui jouaient au foot, car les soirs d'été les enfants venaient jouer là avec leur père, tout simplement à la balle avec des boules en plastique de toutes les couleurs. Je les admirais et j'avais tellement de mal à me souvenir que j'avais été comme eux un jour. J'aurais tout donné pour pouvoir être comme eux. Mais hélas, j'étais différent... Je me suis accroupi et du bout des doigts j'ai tâté la terre mouillée, boueuse. Je l'ai portée à ma bouche, c'était fade et pâteux sur ma langue, entre les dents. Je ne savais pas pourquoi je faisais ce geste, mais c'était peut être un truc pour me sauver comme si j'étais certain que le jour viendrait où je serai à nouveau moi-même.